

CANOTAGES SUR LE STYX

Hommage à Bruno KREBS

Marc WETZEL



Bruno Krebs, *Styx*, L'atelier contemporain, 2021.

Le narrateur de ce livre a une aura, une présence magnétique qu'il ne commande ni ne réprime, une singularité trop béate pour inquiéter, mais trop marquée et blanchie pour indifférer :

« *À mon côté, une dame en mauve et noir, sac à main fermement plaqué contre son abdomen, m'adresse infime sourire — comme si ma seule, exogène présence venait égayer quelque rêve secret* ». (p. 281)

C'est un homme qui repère — et donc aimante — infailliblement les requins, les serpents, les singes, les loups, les goëlands, les ours (humains ou non), très peu les saints, les doux, les patients, les justes, les scrupuleux (animaux ou non) :

« *Tout de suite j'ai aperçu les requins. C'est dans ma nature : le meilleur aurait tendance à m'échapper, tandis que je repère, devine le pire avec une prescience qui doit sans doute beaucoup au rêve, et bien peu à l'expérience, ni encore moins à une quelconque sagesse.* » (p. 200)

C'est un homme, dit-il, de 66 ans alors, errant par fidélité, qui « *préfère encore ressasser qu'oublier* » (p. 203), qui sait avoir « *définitivement passé l'âge — de toute science, nécessaire ou dispensable, franchi le Rubicon* » (p. 246), mais regrette de n'avoir pas assez pensé sa vie, à mesure d'elle, pour savoir s'en servir en sa fin proche :

« *Chemin faisant, rumine pourtant, m'admoneste rageur : serais-je retombé en adolescence, pour follement m'attacher au premier jupon venu, quitte à traverser, retraverser Manche, mer d'Iroise ou Baltique ? N'ai-je donc autre souci, à mon âge, que de replonger en si vains tourments ? Vais-je ainsi terminer ma vie, ressassant archaïques, funestes errements, sans avoir rien appris ?* » (p. 126)

Un homme, aussi, d'une franchise charnelle déroutante (parfois rebutante de vulgarité, souvent étincelante d'aisance et d'humour), incollable même sur les ébats qu'il refuse :

« *Leurs quatre seins s'écrasent de part et d'autre — contre mon torse et mes vertèbres. Tétons hérissés, m'incendient la peau.*

- *Alors, vieux con, laquelle de nous enfileras-tu d'abord ?*

J'esquisse rictus hésitant — on le serait à moins.

Frisonnant, d'une ruade décolle la plus sournoise ventouse de mon dos. Mais l'autre, plus expérimentée, ses iris mélancoliques parviennent à m'aimer.

Elle a noué une jambe autour de mes reins, d'une main capte ma verge dressée, et la positionne à l'entrée de sa fente.

Je me garde d'y pénétrer — déjouant les mouvements de son bassin. Bras projeté en arrière, croche, titille l'opercule de la cadette qui jappe en retour.

La vulve de l'aînée, bouillante parvient à happer mon gland - guère plus. Je pousse un grognement - les écarte toutes deux.

À chacune administre une solide claque sur les fesses — et queue branlante, voix mal assurée, leur enjoins de regagner illico leurs pénates.

Surprises, ou vexées, par miracle elles obtempèrent. Je n'aurais pas supporté un second assaut. » (p. 174)

Un homme mélancolique, au néant facile, qui s'ébahit d'autant plus de la gracieuse considération que peu de ses colistiers oniriques lui portent :

« Tous ici me portent affection, estime dont je ne me rappelle pas avoir jamais recueilli l'équivalent — sauf, et encore serait-ce à vérifier, dans ma plus tendre enfance. Ou bien, serais-je retombé en enfance ? Et m'ont-ils pris pour mascotte ? Chaque fois qu'ils me croisent, les uns et les autres me sourient avec une miraculeuse mansuétude — comme si j'étais une sorte de koala albinos, gravement menacé de disparition. » (p. 268)

Un homme constamment agité et confus qui, pourtant, dans l'ultra-violence que côtoient ses vagabondages, parfois désamorce l'ire des tueurs en quelques mots choisis. Ainsi désarçonne-t-il un odieux (et asthmatique) tortionnaire venu, pour un obscur aveu, le travailler à la meuleuse, en ces termes :

« Toi aussi, tu souffres, compère. Cette douleur que tu veux m'infliger, et dont tu te délectes à l'avance, tu la ressens toi-même. Et bien fort, et depuis bien longtemps. Sache donc au moins, avant de commettre l'irréparable, combien je la partage avec toi. Combien chacun des coups que tu porteras, dorénavant, nous rapprochera l'un de l'autre, en m'éloignant de ce monde, de ma vraie souffrance. Car, oui, et non, ce n'est pas le diable, mais bien plutôt le bon Dieu qui peut-être t'envoie... »

Il m'écoute, semble à la fois boire mes mots — et peiner à les digérer. Éteint la meuleuse pour n'en rien perdre, tant je parle doucement, sans me soucier qu'il m'entende ni me comprenne. Je poursuis :

... Tu ne trouveras en moi aucune réponse, car je ne possède rien ni ne sais rien qui puisse t'apaiser, tu le sais bien. Alors, imite-moi. Lâche prise. Et endors-toi. Qui sait ? Peut-être nous réveillerons-nous tous deux meilleurs, ou dans un monde meilleur ?

L'homme plonge ses yeux de braise noire dans les miens, si longuement, je pourrais compter chacun de ses cils, un par un.

- Le crois-tu vraiment ? murmure-t-il.

Puis, sans attendre de réponse, il se rejette sur le dos — bras ballant, lâche sa meuleuse au sol et pousse long, profond soupir.

Les quintes de toux s'espacent. Sa poitrine, sifflante, se soulève, lentement, puis se creuse.

Peu à peu, son rythme s'apaise.

Et il se met à ronfler, avec un bruit de forge — le bruit même, ou très proche, de cette houle sauvage qui laboure notre cap, au pied des landes. » (p. 232)

Ou, lorsque la parole serait sans effet (comme avec les deux ursidés de la page 278), il improvise une danse de diversion à intriguer Satan :

« Sapins noirs. Inquiet, je scrute la pénombre. Tends l'oreille. Perçois légers craquements, sous les branchages.

Une ombre se dessine, puis une autre. Massives s'immobilisent, puis se rapprochent.

Deux ours. Un mâle et sa femelle.

Panique, tourbillon d'éther — m'anesthésie.

Enfin, je tente de raisonner. Pas d'ourson. Donc seul le mâle vraiment dangereux — s'il me prend pour un rival. J'essaye de me faire le moins ours possible. Me hausse sur la pointe des pieds. Étends, bats des bras — comme

un cormoran au soleil. Telle envergure semble le perturber. Il en éternue, même. Sa compagne balance la tête, dubitative. Enfin, je crois qu'il urine — et qu'elle l'imité, chacun son arbre. Puis l'un et l'autre se détournent. Trotinant remontent la pente — me jettent furtif, dernier regard — disparaissent sous les tsugas. » (p. 278)

Un homme d'une pensée onirique élevée à la dure, parfaitement captée, infaillible par 50 ans de loyaux services, mais qui sait intervenir, dûment et drûment, et, pour organiser ses images de nuit comme elles-mêmes ont d'abord structuré leurs pulsions, sait régresser, sait outrepasser, sait même donner de l'humour aux morts, comme on voit trois fois :

« Oui, je me répète, radote même, prenant Chronos à rebrousse-poil — inversant mon récit comme l'enfant se rendort tête-bêche, pieds sur l'oreiller. » (p. 112)

« Car j'ai tendance à exagérer, je le concède volontiers, quand ici ou là je pressens que mon écriture à elle seule ne saura tout à fait rendre l'horreur de telle ou telle situation. » (p. 61)

« Ma tête chavire, je balbutie syllabes, bribes infantiles :

- Papa, papa...

Et lui, son souffle caverneux déchire ma mémoire avec ma raison :

- Bruno...

- Papa, vivant... Tu es vivant... Attends, que je te voie mieux.

Sous le bob découvre crâne presque lisse, et les épingles, les clous sans tête qui en émergent. Scrute ses sourcils glabres, la rougeur de ses paupières, le mauve de ses lèvres.

Ton cancer, ils ne l'ont pas guéri...

Il sourit.

Oh, pour ça non, aucun risque... » (p. 284)

Cet activiste intérieur est polyvalent. Quand le rêveur est acteur, il en profite pour comprendre avec une miraculeuse acuité les rapports réels de l'art et de la vie :

« Le réalisateur de ce polar typé "gore" avait souhaité utiliser des vraies gens (le masculin également concevable), les estimant plus à même de se couler "dans la peau du personnage". Mal lui en a pris. D'authentiques truands, pour le coup, se sont glissés dans le casting avec de vraies armes de guerre — en profitant pour solder d'obscures vendettas. Moi-même engagé comme simple figurant, je n'aurais pas survécu à ce tournage/carnage (coincé au fond d'une cave, pleine fusillade, excusez du peu) si je n'avais, d'emblée, flairé quelles intentions réelles animaient certains protagoniste — et dans quel sens funeste ils orientaient le scénario » (p. 60)

Quand le rêveur est sauveteur (d'un pauvre âne renversé par la charrette même d'estivants qu'il tractait), il parle le Cadichon mieux que la bête écrasée :

« L'âne soudain trébuche, se couche raide entre ses traits. Les passagers descendent, l'observent un instant. Décapsulent, avalent quelques bières, les balancent parmi les herbes, puis poursuivent leur chemin à pied.

L'âne immobile, son ventre se soulève. Il découvre ses longues dents jaunes. Semble vouloir braire quelque chose.

Je me suis approché. M'agenouille, colle ma joue contre sa vaste joue velue, plonge mon regard dans son grand œil voilé.

O... laf! O... laf! ànonne-t-il, au rythme d'une respiration qui s'amenuise.

Je me redresse, et croyant comprendre, me mets à crier :

Olaf!... Olaf!!!... Votre âne vous appelle! Maître Olaf, votre âne est mourant!!!

Mais personne ne répond au nom d'Olaf. Ou Olaf est déjà loin. Ou bien Olaf n'existe que dans le délire de l'âne agonisant.

Piochant, patinant pieds en canard dans le sable meuble, je me hisse vers le sommet de la dune. À bout de souffle projette mon cri :

Olaf ! OLAF !!!...

Mais rien, ou rien d'autre que cette rumeur, ce concert de voix claires qui me parviennent d'un peu plus loin sur la crête.

Des femmes, assises pour une réunion Tupperware » (p. 75)

Quand le rêveur est sportif, il semble savoir — par une éblouissante description endogène de l'effort — que son vélo même sort, tout comme lui, fluo pétant, de ses circonvolutions cérébrales :

« En ville, avisant magasin de cycles déjà éclairé, j'ai fait l'acquisition à bon compte d'un splendide, ancien vélo de course : monté Campagnolo Record, jantes Ambrosio cuivrées, cadre titane givré mandarine. (...)

Je dépasse les traînants, puis relâche mon effort pour profiter de l'écran offert par le peloton. Certains jettent regard interloqué sur mon pantalon flottant, mes espadrilles — et si flamboyante machine. Une longue plongée s'amorce. Cul redressé, effleurant la pointe de ma selle, mains logées au creux du cintre — mon pédalier grésille, ma roue tranche l'asphalte. L'air me découvre les babines, beurte mes dents serrées. Sans même changer de plateau, d'un seul coup de langue avale la pente qui suit comme glace fondante — largue mes éphémères comparses. » (p. 188)

Quand il est (une seule fois par recueil) criminel, il assume. Ainsi, quand au rendez-vous promis par une jeune-fille à l'État-civil un peu tendre encore, se présente, à sa place, le père de celle-ci, très irrité :

« Comme j'étais en avance, je me suis assis sur un rocher.

Je rêvassais, telle la Petite Sirène — tâchant vainement de visionner autre chose que des culs ou des seins, quand une ombre m'a glacé l'échine.

Le père, armé d'un harpon.

- J'ai bouclé ma salope de fille, m'annonce-t-il avec un sourire qui lui retrécit les prunelles en meurtrières. Elle ne viendra pas. Et maintenant, prépare-toi, vieux singe, parce que tes couilles, je vais te les barbequer !!!

Enfin, je déforme, ou caricature son russe de cuisine.

Et puis mes souvenirs, la Sainte Vierge me pardonne, ont fâcheusement tendance à s'estomper quant aux minutes qui ont précédé le meurtre — car il faut bien appeler un chat un chat.

Il s'est avancé d'un pas, bandant son funeste instrument. J'ai plongé, roulé sur le côté. Embrassant, ployant ses genoux, l'ai projeté en arrière (technique vieille comme le monde, apprise dès mon très jeune âge, en colo). Son crâne a heurté le granit. Alors je l'ai saisi par les oreilles (velues, éléphantiques), et lui ai cogné encore deux fois, trois fois la tête contre le rocher (de la Petite Sirène ?). Et comme je le soulevais une dernière fois, j'ai vu sa cervelle noire, toute noire, s'en écouler. Je l'ai abandonné là, quasi décalotté, à répandre sa lymphe parmi les algues et les berniques... » (p. 256)

La suite immédiate de ce récit montre les prodigieuses ressources associatives de cet auteur, comme l'exactitude insensée de ses répulsions généalogiques :

« ... Petit déjà, ma grand-mère arménienne me cuisinait cervelle de mouton, à l'huile d'olive et au citron. J'en ai gardé une horreur profonde pour cette texture, son aspect gélatineux, livide et grelottant.

L'autre, la bretonne, pêchait les araignées au creux des grands rochers — et je contemplais ces monstres avec une égale terreur. »

Dans la scène de naufrage (pour lui sans conséquence), vers la fin du livre (pp. 238-240), le narrateur montre aussi trois admirables talents, respectivement celui de camper en trois lignes une présence, d'illustrer l'ambivalent accueil des grandes catastrophes, enfin de sobrement restituer une fin de destin. Ainsi :

« *Le pacha m'accepte sans formalité sur la passerelle. Barbe jaune taillée en pointe, yeux d'huître périmée, sourcils d'oursin. Mais plutôt jovial, ne dédaigne pas un brin de causette — semble même apprécier la présence d'un Candide à ses côtés.* »

« *Une lame se hisse par le travers. Gagne de la hauteur, tarde à casser. Le pacha pousse les machines à bloc — trop tard. Les hélices s'emballent, hennissent dans le vide. Le vieux ferry enfourne des tonnes d'écume, amorce gête inquiétante — se redresse en frissonnant.*

Le second fait irruption, bégayant livide :

Voie d'eau à l'arrière, sauf votre respect, commandant !

« *On aura heurté un récif, balise submergée par si haute mer. La déchirure bien trop large pour pomper, ni même laisser le temps de larguer les deux canots. Le second actionne la sirène, par haut-parleur appelle les passagers à enfiler leurs gilets.*

Les battements de mon cœur s'accélérent — j'étouffe un euphorique ricanement. Enfin, un naufrage. Depuis le temps que j'attendais pareille, maritime infortune. »

« *Passant derrière le bar, j'attrape au vol une bouteille de "Jura Seven Wood", la fourre dans ma poche. Je ne veux pas couler à sec. Certains ont déjà sauté, voyant la rive si proche (...) Les gilets orange oscillent au gré du clapot et, se laissant porter, gagnent les hauts fonds. Moi-même modérément alourdi par ma bouteille, je reprends vite mes esprits. Adoptant brasse mesurée, me tourne vers le pacha.*

Sa casquette dérive à vau-l'eau. Il lui coule regard inquiet. Son crâne grisonnant bouchonne, surnage quelques secondes, puis s'enfonce. Émerge encore, puis s'enfonce encore — et disparaît pour de bon. Manifestement, ce vieux loup de mer n'a jamais appris à nager. »

Dans ce livre qui vient compléter une œuvre très remarquable, les tics et thèmes de ce redoutable auteur se retrouvent : l'intimité posthume, les divers degrés d'incarnation des spectres constamment croisés, les incertitudes obsédantes sur les durées, directions, moyens de subsistance, provocations, parades et retrouvailles, engendrées par l'exclusive certitude de la destination finale, les histoires qui s'entre-interrompent faute de pouvoir faire taire et apaiser le génial rêveur... Génial n'est pas le mot, car l'auteur le sait et le dit : un rêveur n'invente rien. Il est « conservateur et archiviste par nature ». Et les deux mystères du rêve nocturne et de l'écriture ne peuvent que s'éclairer inlassablement l'un l'autre, sans surplomb possible : le rêveur est rêvé, mais il l'ignore. Le veilleur, s'il écrit, n'est veillé que par ce qu'il sait être son immense effort. La Fontaine revu par Kafka, Tarkovski par Buster Keaton, Verne par Queneau, ce que tente depuis 1971 cet auteur de récits est sans égal : si le récit contrarie le vœu du rêve d'être oublié, il réalise celui, non moins pressant et secret, du rêveur de se renouveler. Avec ce constat, double, négatif mais puissant : écrire ce qu'on rêve n'est ni mythomanie (car nul n'invente ce que son rêve, du cerveau à lui-même, d'abord lui raconte !), ni mégalomanie (car comment sérieusement se vanter d'être architecte de sable et empereur de vent ?), mais alors... On peut juste remarquer que l'auteur n'a jamais été si drôle, ni si sombre. Si drôle : les scènes du pape François (dont la limousine en panne barre la

ruelle, et qui propose à Bruno qui passe par là de prendre lui-même le volant de sa Fiat 500 pour échapper ensemble au quotidien), de l'auberge alsacienne (pages 190-192, un extraordinaire morceau de littérature), du concours (pages 134-137) de nage entre Finlande et Estonie, des apparitions de sa primitive psychiatre Séraphita (elle est morte avant de l'avoir guéri; comment guérirait-il de sa mort? etc.) sont souverainement jubilatoires; mais si sombre aussi, car la rencontre avec le spectre du père (le peintre Xavier Krebs, 1923-2013, auquel est dédié le livre) dit tout de l'âme froide, noire et perdue de la filiation réelle des cœurs :

« Mon père, de très morose humeur. Fronce son grand nez osseux, puis articule enfin :

- Mon fils, tu schlingues. Ton futaal sans doute plein de merde, et ancienne. Comment oses-tu te présenter ainsi au monde, sans avoir sacrifié aux impératifs de la plus élémentaire toilette ? Où diable sont passées les roubignoles dont je t'ai généreusement doté ?

Pris de court par sa vindicative, argotique logorrhée, que jamais au grand jamais il n'aurait déversée de son vivant (comme si quelques immondes, toxiques vapeurs, d'éther ou d'outre-tombe, avaient corrompu son vocabulaire), je bredouille :

- Papa, baisse le ton, je t'en supplie. Et puis, si tu savais quelles distances je parcours, et en quelles conditions, tu me traiterais moins rudement.

Il ne m'écoute pas, ne m'entend pas. Tout entier voué à rajeunir, comment pourrait-il accepter que son propre fils vieillisse et s'avilisse — s'anéantisse à ce point ?

Il me jette un dernier coup d'œil, mi-inquiet, mi-écœuré. Renâcle tel un cheval, puis tourne casaque, sans un mot de réconfort, ni d'adieu. » (p. 153)



Bruno Krebs © Benjamin Krebs.

Bruno Krebs est né en Bretagne en 1953, au manoir du Poulguin, sur les rives de l'Aven, de père breton, artiste peintre (Xavier Krebs) et de mère arménienne, actrice (Reine « Bartève »). Son grand-père arménien est né à Gallipoli (Gelibolu), à l'extrême pointe (occidentale) de la mer de Marmara, quand ma mère et mon père se sont rencontrés ... sur la pointe du Raz... Études à Paris. Il enseigne l'anglais (en Angleterre), puis organise des tournées d'orchestres, chœurs et ballets étrangers en France et en Europe. En 1997, s'installe en Touraine, traduit livres de mer ou de montagne, guides touristiques et romans d'aventure. Depuis 2008, vit dans un prieuré et sa chapelle cistercienne du Haut-Poitou, entre chevaux et forêt.

Il entreprend la rédaction du « *Voyage en Barque* » dès 1971. Un bon tiers de ces deux ou trois mille récits brefs a été publié, soit en revue (Théodore Balmoral, notamment), soit sous forme de recueils (Gallimard, L'Arpenteur). Depuis 2015 (*L'Île blanche*), il s'attache à structurer forme plus globale et homogène.

Publications (hors revues) : *Raison perdue*, récits, Deyrolle éditeur (1996) ; *Tom-Fly, le pirate*, roman, Climats, (1996) ; *L'Émissaire*, roman, Climats (1997) ; *Le Festin de vase*, récits, 00h00 (1998) ; *Dans la nuit des chevaux*, récits, Gallimard, L'Arpenteur (2003) ; *La Mer du Japon*, idem (2004) ; *Chute Libre*, récits, idem (2005) ; *Bill Evans live*, portrait, idem (2006) ; *La Traversée nue*, récits, idem (2008) ; *Sans rive*, récits, idem (2010) ; *L'Île Blanche*, L'Atelier contemporain (2015) ; *Dans les prairies d'asphodèles*, L'Atelier contemporain (2017) ; *Styx*, L'Atelier contemporain (2021).